

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul-Albert BERCLAZ

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 235-237

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# CHRONIQUE DU COLLEGE

L'année scolaire 1936-37 se termina sur un ton discordant. Je ne veux pas parler du chœur mixte, ni des productions du petit orchestre, ni même des discours ; mais, on vit tous les élèves, dans la hâte de ne pas manquer le train et, au risque d'enfoncer les derniers carreaux intacts, bondir de la salle de gymnastique, pour regagner leurs valises, violons ou raquettes de tennis et, après de rapides poignées de main au hasard, courir vers la gare en un sprint effréné. Afin de pouvoir lâcher le troupeau pour trois heures, les autorités directoriales avaient décidé — et nous sommes obligés de leur en savoir gré — d'avancer la cérémonie officielle de la distribution des prix, — je dis officielle, car le matin déjà, des faces allongées ou réjouies, teintées du blanc cadavérique au rouge coquelicot, nous avaient renseigné sur la qualité de leurs notes —. Dans le train, au lieu de lire la belle revue offerte gratuitement par les C.F.F., des yeux anxieux dévoraient les chiffres du catalogue : victimes innocentes du devoir, mais combien impuissantes dans leurs doléances réciproques.

Les moins avantagés sur ce point, décidèrent pourtant de ne point assombrir, par de vains remords, cette heure délicieuse, pleine d'illusions, qui ouvre les vacances. Le temps de saluer une dernière fois, en parfaits « gentlemen » et sans arrière-pensée, le professeur qui les avait malencontreusement « coulés », et les voilà sur la route, enfourchant leur vélo et partant vers de nouvelles aventures.

C'est donc sous le signe de la bonne vieille bicyclette que débutèrent les vacances des plus infortunés — un bon point de plus à l'actif de ce sport sain, plus inoffensif, plus sûr que la motocyclette —. Toutefois seul un de Preux put se payer le luxe de renverser les gens inopinément placés sur la route ; dans le fond un bon garçon, mais si distrait et qui grince irrésistiblement du violon et dont la conversation d'une galanterie onctueuse n'égale que les sons flûtés qu'il tire de son petit bugle.

D'autre part, on nous signale qu'à la fin d'une journée agréablement passée à Sierre — si la chronique avait paru plus tôt, je vous aurais conseillé la quinzaine d'automne — deux inséparables citoyens de Fully, dont le centre de gravité oscillait quelque peu, montaient au ton du lyrisme sur leur vélo. L'un d'eux, en proie à des transports bruyants, proclama :

« Et le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pompé. »

Les distractions de nos professeurs furent plus cosmopolites et on aurait juré que de mauvais souvenirs les retenaient éloignés du collège, mais, surtout, trêve de jugements téméraires.

Au cours d'une longue randonnée dans les musées et parmi des vieux murs lézardés, mais empreints d'un intérêt éminemment historique, Monsieur Tonoli fit ses adieux à Pompéi. Quant à Monsieur Gogniat, il visita le palais de la découverte

à Paris, essayant tous les instruments de forme bizarre que la science contemporaine a mis au monde pour le plus grand bien, non seulement de l'humanité, mais de l'instinct de découverte. Monsieur Grandjean, l'amoureux de Cassiopée, après avoir scruté dans le ciel la conjonction de Cyrius et de Vénus, nous revint avec une face vaguement lunaire, aussi mal à l'aise et égarée au milieu des humains qu'une planète gravitant perpendiculairement à l'écliptique.

Le 12 septembre, en présence de tous les Chanoines qui clôturaient leur retraite annuelle, S. E. Mgr Burquier donna l'habit à deux anciens élèves du collège, Jean-Etienne Berclaz, brillant maturiste (c'est mon frère !), et Jean Allet, rhétoricien. Cette cérémonie fut rehaussée par les vœux simples de MM. Léon Eberhard, Joseph Putallaz et Marcel Dreyer. Le 22, S. E. Mgr Jelmini, évêque de Lugano, célébra pontificalement l'office de la Saint Maurice et S. E. Mgr Sieffert, ancien évêque de La Paz, prononça une allocution pleine de science et d'expérience.

*27-28 septembre.* — Tous les surveillants nous reçoivent à bras ouverts en inaugurant un sourire officiel, qu'on enregistre avec une réserve devenue non moins officielle. Quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque, contrairement à son habitude et tout comme par hasard, le grand Vogel survint le jour même de la rentrée avec tout le parfum des longues steppes polonaises, au moment même où Pépel, son co-chambrier, nous disait : « Quelle veine ! je serai seul au moins pour un mois ; je pourrai essayer longuement les deux lits et tâter celui qui conviendrait le mieux à ma petite santé ! »

Le jour suivant, Bersier, dont on connaît la facilité d'adaptation pour tous les milieux, ému et indigné d'être logé à la même enseigne que les grands — pour un physicien, c'est une infamie — décide de s'enfermer dans un mutisme philosophique et d'écrire son journal qu'il intitule : « Mémoires d'un homme intelligent ». Freléchoz croit le consoler de son mieux en lui citant cette parole de Rousseau : « La nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de son droit. »

*Le 29 septembre* débute par la messe du Saint-Esprit. Monsieur le Prieur Michelet nous apporta le salut de S. E. Mgr Burquier, nous dit la joie des chanoines à nous revoir, et nous donna d'excellents conseils pour l'année scolaire, tant au point de vue spirituel qu'intellectuel.

Le même matin, notre sympathique recteur présida avec toute la dignité et la souplesse d'un philosophe, au pupitre de l'étude des grands — car ce révérend professeur, grave et austère, est rompu à toutes les subtilités de la culture physique — puis, au milieu d'une assemblée anxieuse, il dit paternellement : De mauvaises langues assurent que l'année prochaine le discours sera enregistré par la maison Parlophone et diffusé dans les asiles de sourds-muets.

*3 octobre.* — Monsieur le Directeur donne lecture du règlement du collège avec la conviction acquise par une longue habitude, et

Cottier, visé par l'article des armes à feu et fusillé par un regard foudroyant, devient la cible des chasseurs de petits faits. Le même soir, notre pygmée national (Queloz), toute issue close — excusez moi, chers lecteurs, ce « Witz » réitéré ; certains physiciens l'ont trouvé si suave que je me vois obligé de citer ce jeu d'esprit — pour se faire des idées un peu claires, s'enveloppe d'une fumée acre et vit dans une tabagie infernale pour le plus grand malheur de Favre, son co-équipier, qui, inquiet de sa bedaine naissante, fait du cross country de son lit au corridor pour le grand ébahissement du lycée.

*Le 4 octobre.* — Ce n'est pas par distraction que Monsieur Terraz — dont le masque de faune en chasse se prête admirablement à sa voix de stentor et à sa nouvelle fonction — mais c'est plutôt par esprit d'initiative qu'il s'amuse à aligner par quinzaine et au milieu de la nuit, les éphèbes turbulents placés sous son égide. Quant à Monsieur Défago, qui le seconde énergiquement, enrichi par une fructueuse carrière économique, il s'est spécialisé dans la détection des bruits insolites, vocation, il faut l'avouer, couronnée du succès le plus flatteur. Depuis qu'il a repéré les joueurs de foot-ball nocturne, ses victoires dans ce domaine ne se comptent plus.

*Le 5 octobre.* — Le nouveau cantor de notre congrégation mariale, Gérard Glasson, se lança sur l'harmonium avec un acharnement digne d'éloge, accompagnant sa voix douce et prenante d'accords intermittents et asthmatiques. L'élément « bien mis » de l'établissement apprendra avec joie qu'Ayer a noué, durant ses vacances, des relations étrangères plutôt muettes, et consulte les formules de politesse du dictionnaire Hatier pour être quitte de ne pas rester bouche bée en galante compagnie. Je ne le connais que très peu, ce serait, paraît-il, un garçon aux prétentions un peu trop cosmopolites d'intellectuel fatigué qui s'essaierait aux difficultés de la langue anglaise et qui susurrerait à l'oreille musicale d'un Grognuz : « You really love me, darling ? », en tordant la bouche autant que devant une partie de deuxième ténor.

*Le 9 octobre.* — Les fêtes dionysiaques ont définitivement consacré l'autorité de Messieurs Terraz et Défago sur la section des petits. Il paraît que Monsieur Butty a préféré céder sa place, puisqu'il a choisi la meilleure part dans les Missions, à des personnages qui ont un antécédent dans l'histoire. Mais rassurez-vous, nos héros n'ont rien des tyrans de Syracuse ; ils l'emportent par d'autres vertus qui les rapprochent nettement de l'Aréopagite.

*Le 11 octobre.* — On pourrait définir la promenade aux rai-sins : une revanche de la tradition — ce mot, quoi qu'en pensent les philosophes, pris dans sa « suppositio formalis » — et un retour à une conception plus hygiénique des fonctions digestives. La loi des proportions définies n'a rien à voir dans ce domaine et se révèle impuissante à expliquer les inénarrables gémissements des victimes en proie à des coliques carabinées.

Paul-Albert BERCLAZ